

27^e Festival international du film de Toronto Cinéma canadien de grand cru

Aurélie Resch

Numéro 117, hiver 2002–2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41272ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Resch, A. (2002). 27^e Festival international du film de Toronto : cinéma canadien de grand cru. *Liaison*, (117), 19–21.



Photos : Archives FIFT

27^e Festival international du film de Toronto Cinéma canadien de grand cru

Aurélie Resch

La ville de Toronto ouvrait, début septembre 2002, les portes de son 27^e Festival international du film. Une occasion pour les cinéphiles de faire leur choix parmi 344 films représentant 50 pays. Avec près de 100 titres canadiens (incluant longs métrages, documentaires, courts métrages et coproductions) contre 72 présentés au 26^e Festival international du film, le cinéma national se porte bien. Aux grands noms assidus au festival, s'ajoutent de nouvelles têtes, de nouveaux talents, ouvrant la brèche dans la magie du 7^e Art pour une génération montante de cinéastes. Une programmation très bien accomplie, donnant un horaire varié, riche et original, a permis une rencontre intelligente et chaleureuse entre le public et un panel de cinéastes canadiens de tout horizon. Deux figures de proue du cinéma canadien marquent ce 27^e Festival avec leur première nord-américaine : Atom Egoyan, dont *Ararat* suscite une belle réflexion sur le génocide arménien vécu (ou oublié) par plusieurs générations, et David Cronenberg, dont le film *Spider* pourrait décevoir certains de ses incondtionnels par sa lenteur et son côté empesé. Autre institution du paysage audiovisuel canadien, Allan King illumine le festi-

val dans une rétrospective qui nous plonge dans le film documentaire ou le cinéma-vérité. Pas moins de 17 films (courts, moyens et longs métrages) rendent hommage à ce cinéaste engagé, reflétant l'étendue de son talent et son impact sur le public et la profession.

Deepa Mehta, de retour après avoir conquis le public du Festival international du film de Toronto en 1996 avec *Fire* et en 1998 avec *Earth*, frappe fort avec *Bollywood/Hollywood*, une comédie musicale pleine de magie et de bonne humeur qui séduit par sa fraîcheur et son entrain. On a pu apprécier, une fois de plus, la présence d'Alanis Obomsawin, réalisatrice réputée pour ses documentaires engagés sur les différentes questions autochtones. Son film *Is the Crown at War with Us?* dresse un portrait brûlant de l'affrontement entre les pêcheurs micmacs et les autorités du ministère de la Pêche dans la baie de Miramichi durant l'été 2000. Également connus du Festival international : Peter Mettler, Robert Morin, Mike Hoolboom, Rodrigue Jean, Jennifer Baichwal, Mina Shum, Nettie Wild et Tom Fitzgerald, qui présentent leur film le plus récent. Ils abordent les sujets les plus





«Aux grands noms assidus a
ouvrant la brèche dans la M



variés : de la recherche vaine ou profitable du bonheur aux problématiques sociales et politiques qui secouent le pays, en passant par le portrait de célébrités.

Toronto salue aussi une nouvelle vague de cinéastes canadiens. Ainsi, neuf talents apportent un élan de fraîcheur et de créativité et se révèlent aux yeux du public. Daniel McIvor, Soo Lyu, Wiebe von Carolsfeld, Keith Behram, Barbara Willis Sweete, Kim Nguyen, Michael Mackenzie, Guy Bennett et S. Wyeth Clarkson sont les nouveaux noms à retenir. Leurs films traitent de la famille et de l'amitié, de la quête d'identité ou de la marginalisation de l'individu par la société.

Perfect Pie aborde avec pudeur et sensibilité le trauma dans l'enfance qui lie, depuis plusieurs années, deux jeunes femmes qui se retrouvent après avoir emprunté des chemins différents.

Sainte Monica suit une jeune Portugaise qui rêve d'être un ange dans une église et le film de route *Deadend.com* accompagne trois amis voyageant de Halifax à Vancouver en quête d'émotions et d'absolu.

La belle surprise du festival reste néanmoins la série de courts métrages, belle envolée créative d'une dizaine de réalisateurs dans l'univers de la fiction et du documentaire. Une majorité de petits chefs-d'œuvre qui régaleront un public épris de surprises et de petites histoires. Entre autres, *Rondo pour une trompette*, de Jean-Sébastien Ballat, se veut certainement un des courts métrages gagnants et marquants de cette programmation Perspective Canada, tant l'univers fantastique (qui rappelle celui de Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro) et la narration dramatique sont habilement travaillés. Des couleurs froides, un monde glacial, un

stival, s'ajoutent de nouvelles têtes, de nouveaux talents, le du 7^e Art pour une génération montante de cinéastes.»



récitation prélude à la mort d'un commandant, un disque manquant et la clef de l'histoire dans une note de musique distinguent par l'originalité cette histoire de mort orchestrée. *Evelyn: the Cutest Evil Dead Girl*, réalisé par Brad Preyton, est un autre bel exemple d'originalité créatrice avec un assemblage d'animation, de dessins et de mimes qui confère humour et candeur à ce conte noir. De son côté, la réalisatrice de *Mariages*, Catherine Martin, nous plonge dans l'Océan d'un univers de luxe, calme et volupté qui échappe au temps, avec une histoire de train (dénommé *Océan*) qui fait route entre Montréal et Halifax, moyen de locomotion pour voyage sur son déclin.

Les coproductions canadiennes ne sont pas en reste. Le Canada apporte son soutien et montre son savoir-faire lors de nombreux projets menés en collaboration avec l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, la France, la Chine ou la Suisse. *Max* offre un regard neuf sur l'Histoire en imaginant ce que le Monde serait devenu si Hitler avait poursuivi sa vocation d'artiste au détriment de la politique et de l'armée; *Between Strangers*, jolie fable, traite des relations amoureuses et sociales en trois tableaux entre Gérard Depardieu, Sophia Loren, la Canadienne Deborah Kara Unger, Mira Sorvino et Klaus Maria Brandauer. *Touching Wild Horses* reflète avec poésie la magie d'une existence de reclus sur une île peuplée de chevaux sauvages et encerclée d'épaves de bateaux et dépeint la relation difficile d'un jeune garçon, qui vient de perdre son père et sa sœur et dont la mère est dans le coma, avec sa tante qu'il ne connaît pas et qui aime la solitude. Ces alliances heureuses entre pays et continents offrent au cinéma une fécondité multi-artistique et culturelle.

L'année 2002 a donc été florissante pour le cinéma canadien. Le public peut se réjouir d'une telle diversité de projets et de talents. Ce 27^e Festival aura permis l'émergence de talents sur la scène internationale, en programmant aux côtés de superproductions américaines et de chefs-d'œuvre européens et asiatiques une sélection de films canadiens francophones et anglophones peu connus du grand public. L'accent mis sur le cinéma national dans un tel festival, dont l'importance et le succès croissent chaque année, donne lieu à la découverte, voire la reconnaissance à l'échelle internationale, d'une créativité empreinte d'une culture plurielle, forte de son héritage artistique unique. L'événement donne l'occasion, bon an mal an, de retrouver les grands maîtres du cinéma canadien, de remarquer les nouveaux venus et de suivre le développement de cette industrie qui, ces derniers temps, croît et prospère de ce côté-ci de l'Atlantique. L'occasion aussi de se faire plaisir et de combler nos attentes d'amoureux des salles obscures. ●

Aurélie Resch vit à Toronto où elle poursuit une carrière en cinéma, théâtre et télévision. Elle écrit des pièces et scénarios et collabore à diverses revues d'art en Ontario et au Québec comme critique de films et de théâtre. Elle vient également de publier un recueil de nouvelles, *Les yeux de l'exil*, au Nordir.